

# Une marche aérienne

**W. L. Alden**

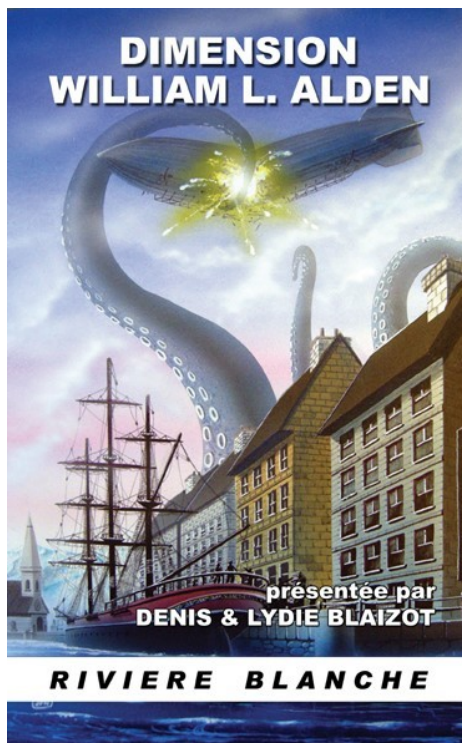


**Gloubik Éditions**  
**2023**

Numéro 102 de la collection Fusée Rivière  
blanche, **Dimension William L. Alden**  
regroupe 21 nouvelles dont celle-ci.

244 pages - 20 euros

**ISBN-13** : 978-1-64932-197-8



**Illustration** : Jean-Pierre Normand

© Gloubik éditions pour l'illustration de page de titre  
et la traduction.

*Cette nouvelle a initialement été publiée dans The Idler de juillet 1896 avant d'être intégrée au recueil Van Wagener's Ways en 1898. Le texte qui suit est la traduction de l'édition du Idler.*

---

Un jour, le professeur Van Wagener et moi marchions ensemble sur le chemin de la poste, lorsque nous rencontrâmes un régiment d'infanterie. Bien sûr, nous nous arrê tâmes pour les regarder, car je suppose qu'il n'y a pas un homme vivant qui n'aime pas regarder les soldats. Même un régiment de contre-assaillants de Chicago, vêtus d'un uniforme ridicule et jouant aux soldats, m'intéresse, et quant à ce régiment particulier, il était l'un des meilleurs de l'armée fédérale, ce qui n'est pas peu dire. Le professeur les regarda avec l'esprit critique que tout le monde adopte dans de telles circonstances, puis dit :

— Colonel, n'êtes-vous pas d'avis qu'un régiment qui pourrait marcher deux-cents miles par jour serait beaucoup plus efficace qu'un autre qui ne pourrait marcher que vingt miles ?

— Toutes choses égales par ailleurs, ce serait certainement le cas, répondis-je. Mais le soldat qui peut marcher cent miles par jour, sans parler de deux-cents, n'est pas encore né.

— Je pense que vous vous trompez, colonel ! dit-il. Je pense qu'en utilisant les moyens appropriés, il peut être aussi facile de marcher à une vitesse de vingt miles à l'heure que de marcher à une vitesse de quatre miles à l'heure.

— Vous pensez à une invention qui va révolutionner l'art de la guerre, remarquai-je en souriant. Mon cher professeur, vous tentez de révolutionner la guerre depuis que je vous connais, mais je n'ai pas encore remarqué les effets de vos formidables inventions.

Eh bien, nous n'avons rien dit de plus à ce sujet à ce moment-là, mais environ un mois plus tard, Van Wagener vint chez moi un matin avec un grand panier rempli d'appareils et de produits chimiques sous le bras, et me demanda de lui prêter mon jardin pendant une heure ou deux, pendant qu'il révolutionnait l'art de la guerre. Bien sûr, je lui dis qu'il pouvait faire tout ce qu'il voulait dans mon jardin, à condition qu'il ne le fasse pas avec de la dynamite ou tout autre explosif, et il m'assura que cette fois, il n'y avait rien de dangereux dans ce qu'il voulait faire.

— Je vais vous expliquer toute l'affaire, dit-il en s'asseyant sur un banc dans mon jardin, et en s'essuyant le front avec un chiffon taché de produits chimiques, car le panier était lourd, et la journée était chaude. Vous vous souvenez que nous parlions l'autre jour des capacités de marche des régiments d'infanterie. Maintenant, laissez-moi vous demander ce qui fait qu'il est difficile pour un soldat de marcher, ou pour tout homme de marcher. N'est-ce pas la force de gravitation, qui le retient au sol, et l'empêche de lever le pied, sauf par un effort musculaire ?

— Je suppose que oui, répondis-je.

— Très bien, dit Van Wagener. Maintenant, si vous pouviez réduire la force de gravitation de moitié ou, disons, des deux tiers, il serait d'autant plus facile pour un homme de marcher que dans les circonstances actuelles, n'est-ce pas ?

— Je l'admets, dis-je, car il fallait toujours admettre les prémisses de Van Wagener, si l'on voulait poursuivre une conversation avec lui.

— Vous êtes vraiment un homme intelligent, colonel, dit-il, bien que parfois vous soyez plutôt lent à percevoir les mérites d'une invention de valeur. Comme je le disais, la chose à faire si vous voulez faciliter la marche ou la promenade, c'est de réduire la force de gravitation. C'est ce que je propose de faire dans le cas de chaque soldat. Je ne

comprends pas pourquoi personne n'a eu cette idée avant moi. Mais c'est le cas de la plupart des inventeurs. Ils ne voient jamais ce qui est directement devant leurs yeux, mais cherchent toujours quelque chose qui est à des kilomètres.

Comme c'était ce que j'avais dit des centaines de fois à Van Wagener à propos de ses propres inventions, je commençais à penser qu'il n'était pas aussi obtus qu'un scientifique l'est généralement.

— Je vous prie de regarder ma chemise un instant, poursuit le professeur. Comme vous le voyez, elle est faite d'un tissu très fin recouvert d'une couche de caoutchouc indien. Vous remarquerez également qu'elle est faite de deux épaisseurs de tissu caoutchouté, réunies au niveau du col et de la taille, et qu'une petite valve se trouve juste à l'endroit où le bouton du col viendrait normalement à l'arrière de mon cou. Cette chemise contiendra autant de pieds cubes d'hydrogène qu'il en faudrait pour soulever un homme de mon poids, avec quatre-vingts livres d'armes et d'accessoires.

— Ne trouvez-vous pas que la chemise en caoutchouc est plutôt chaude ? demandai-je.

— Elle est un peu chaude, admit-il, mais je peux facilement surmonter cela. D'ailleurs, la chaleur de la chemise n'a rien à voir avec la question. Le fait sur lequel je souhaite que vous fixiez votre attention est qu'en remplissant cette chemise d'hydrogène, je surmonte l'effet de la gravitation. En d'autres termes, je me rends aussi léger que l'air.

— Vous voulez dire qu'un soldat doit voler au lieu de marcher ? répondis-je.

— Pas du tout, répliqua Van Wagener. Je me propose simplement de le rendre si léger qu'il sera capable de faire des pas de trente ou quarante pieds de long, et de sauter par-dessus les haies et les ruisseaux avec une facilité surprenante.

Je voulais rappeler au professeur une machine à sauter qu'il avait inventée autrefois<sup>1</sup> et qui avait failli le tuer lorsqu'il avait essayé de s'en servir, mais je me tus.

— Maintenant, dit mon ami, en enlevant son manteau et son gilet, et en essuyant la sueur qui coulait sur son visage, je vais vous donner une illustration pratique de la valeur de mon invention. C'est la première fois que je l'expérimente réellement, mais j'ai une confiance absolue dans sa fiabilité.

Sur ce, Van Wagener ouvrit son panier et en sortit une sorte de sac à dos en fer-blanc auquel était fixé un tube en caoutchouc.

— Ceci, dit-il, est le générateur. Je l'attache sur mon dos, et vous comprendrez que si j'étais soldat, je le porterais en plus de mon sac à dos. Je relie le tube à la valve de la chemise et je tourne ce petit robinet d'arrêt. Dès que le robinet est tourné, le gaz commence à se produire et s'écoule par le tube dans la chemise. Lorsque j'ai assez de gaz pour réduire mon poids de moitié, je coupe l'alimentation et je continue mon chemin, en faisant des pas de vingt pieds de long et en me sentant presque aussi léger qu'un oiseau. Mais d'abord, je dois attacher ces semelles de plomb à mes bottes, afin d'être sûr de conserver une attitude droite. Voyez-vous, je serai dans le même état qu'un plongeur, dont le poids du corps diminue à mesure qu'il s'enfonce dans l'eau. Il est obligé de porter des chaussures lestées de plomb, car sans elles, il pourrait tomber la tête la première.

Van Wagener attachait soigneusement ses semelles de plomb à ses pieds, puis boucla le générateur sur son dos, et essaya de tourner le robinet d'arrêt dont il avait parlé. Il eut tant de mal à le trouver qu'il me demanda de le tourner pour lui. Ce que je fis bien sûr.

---

1 Voir *Le Saut du Professeur*.

Le gaz commença à siffler lorsqu'il fut généré, et le professeur commença à gonfler à mesure que sa chemise se remplissait. Lorsqu'elle fut apparemment à moitié pleine, il me demanda de fermer l'arrivée du gaz, puis il entreprit de traverser mon jardin. Il est indéniable que le gaz faisait assez bien son travail. Van Wagener traversa la cour en faisant des pas d'environ trois mètres de long et en bondissant doucement dans les airs chaque fois que ses pieds touchaient le sol. Pourtant, sa démarche était, selon toute apparence, la démarche la plus incertaine qu'on ait jamais vue depuis l'époque où Noé inventa l'ivresse. Le corps du professeur se balançait en avant, en arrière et sur les côtés, et formait un angle de, disons, cinquante degrés avec le sol. Il était évident que, sans les semelles de plomb fixées à ses bottes, il aurait bientôt marché sur la tête. Je le suivais d'assez près, et il s'amusait manifestement beaucoup, car il ne cessait de me demander de remarquer combien il était léger, et de d'affirmer qu'il avait mâté la gravitation avec sa machine à gaz. Même lorsqu'il se retrouva les deux pieds dans un buisson de bruyères et qu'il y resta jusqu'à ce que je l'en tire de force, laissant une grande partie de son pantalon dans le buisson, il ne perdit jamais le moral. Il avait fait deux fois le tour de la cour lorsqu'un petit accident vint interrompre son expérience. Il atterrit avec ses deux pieds sur la queue de mon chat. Tommie était l'un des chats les mieux disposés que j'aie jamais connus, c'est-à-dire tant qu'on le traitait avec le respect qui lui était dû. Il était aussi le champion des combats de chats de New Berlinopolisville, et il n'y avait pas une nuit où il ne se battait pas avec un rival, et, en règle générale, il le gagnait en deux, ou au plus trois rounds. Il était endormi sous un petit rosier quand le professeur lui marcha sur la queue, ce qui l'irrita, c'est normal. J'aurais été moi-même irrité si j'avais été à sa place. Comme il était fou de rage, Tommie feula abondamment, puis il sauta sur l'épaule du professeur, où il

s'arrêta assez longtemps pour lui en donner deux bonnes sur chaque joue qui ont fait couler le sang, puis il franchit la clôture à la recherche d'un endroit tranquille où il pourrait réparer sa queue. Je m'approchais du professeur pour lui exprimer toute ma sympathie pendant qu'il essuyait le sang de son visage, mais il me cria de ne pas l'approcher avec mon cigare, car le gaz fuyait et cela pouvait provoquer une explosion. Je constatais que sa taille diminuait rapidement, et en peu de temps, le gaz s'était échappé par une demi-douzaine de trous que les griffes du chat avaient fait dans la chemise, et le professeur perdit les bénéfices de son invention.

— Je ne peux rien faire de plus, dit Van Wagener, tant que je n'ai pas réparé les fuites de ma chemise.

Puis il utilisa un grand nombre de termes scientifiques sur les chats en général, ce qui était excusable dans ces circonstances.

Je lui dis que Tommie était l'un des principaux chats de New Berlinopolisville, et qu'il était universellement respecté. Quant au fait qu'il se soit mis en colère quand un scientifique aux semelles de plomb lui écrasa la queue, c'était naturel, et il ne devait pas en vouloir au chat.

— Je ne lui reproche pas tant de se mettre en colère, dit Van Wagener, que de ne pas s'intéresser à la science. Mais c'est comme ça avec un chat. N'importe quel chat préfère gâcher une expérience plutôt que de ne pas la faire. Un de mes amis qui fait beaucoup de vivisection me dit qu'il a plus d'ennuis avec les chats qu'avec tout autre animal. Cependant, le mal est fait maintenant, et il est inutile d'en dire plus. Vous admettez, je pense, que mon expérience a été un grand succès ?

— J'admettrais, dis-je, que n'importe quelle armée au monde s'enfuirait devant un ennemi qui s'approcherait de la même façon que vous.



— Attendez que j'aie un peu plus d'expérience, dit le professeur. Je n'avais pas assez de gaz dans ma chemise, et mes chaussures n'étaient pas assez lourdes. Quand j'aurai trouvé la quantité exacte de gaz que je dois utiliser et le poids précis qu'il faut attacher à mes pieds, tout ce qui sera nécessaire sera la pratique. J'ose dire qu'avec environ trois jours de pratique, je serai capable de marcher à la vitesse de trente miles à l'heure, avec une stabilité parfaite, et sans le moindre danger d'accident. Demain, à peu près à cette heure, je reviendrai ici avec ma chemise réparée, et tout sera prêt pour une expérience finale et concluante. J'espère que vous aurez la bonté d'enfermer cet abominable chat, car je ne peux promettre de réussir aucune expérience si cette bête est à portée de main.

— Très bien, dis-je, le chat sera enfermé. Mais je vous demande ce qui se passera lorsque votre armée traversera le pays avec ses chemises gonflées au gaz ? Les chats sont terriblement communs, et si l'armée marche sur la queue d'un chat, il y aura une panique qui sera pire qu'une défaite.

Van Wagener ne daigna pas me répondre, mais il sortit de ma cour avec son panier sous le bras, et une lueur de triomphe dans le regard, ce qui me parut un peu prématuré, compte tenu de tous les faits.

Eh bien, le lendemain, le professeur arriva à la même heure, de très bonne humeur. Cette fois, il avait des poids en plomb « supplémentaires » pour ses pieds, et quand tout fut prêt, je lui ouvris le gaz jusqu'à ce qu'il estime que son poids avait été réduit à environ un tiers de ce qu'il était d'habitude. Il me donna alors l'ordre de fermer le robinet, et il commença à marcher dans la cour. Sa démarche n'avait qu'un peu plus d'allure que la veille, mais il est certain qu'il parcourait le sol à une vitesse prodigieuse. Chaque fois que ses pieds touchaient la terre, il bondissait d'environ dix pieds dans les airs et redescendait à une bonne trentaine de pieds de son point

de départ. Il parcourut la longueur de la cour – qui était de cinq cents pieds – en un rien de temps, et, lorsqu’il passa devant moi sur le chemin du retour, il était si excité qu’il essaya de frapper ses pieds ensemble, et de chanter comme un coq. Je ne dis pas que c’était tout à fait digne d’un scientifique respectable, mais il faut tenir compte d’un inventeur qui découvre que son invention fonctionne. Mais le professeur fit la plus grosse erreur de sa vie lorsqu’il essaya de frapper ses pieds ensemble. Ce faisant, l’une de ses semelles de plomb, qui avait été attachée par le professeur lui-même, avec une sorte de nœud qui n’était d’aucune utilité, se détacha, et Van Wagener s’envola dans les airs comme une fusée.

Je le vis essayer d’atteindre le robinet d’arrêt qui fermait le gaz de sa chemise, mais il ne le trouva pas, et cela ne lui aurait servi à rien, de toute manière. Ce dont cette chemise avait besoin, c’était d’une sorte de soupape de sécurité pour laisser le gaz s’échapper en cas d’accident, mais Van Wagener avait omis de l’équiper d’une telle soupape. Sans sa semelle de plomb, il était considérablement plus léger que l’atmosphère, et par conséquent rien ne l’empêchait de monter. Une légère brise soufflait du sud et, tandis que Van Wagener s’élevait lentement et semblait dériver vers les quartiers densément bâtis de la ville, j’espérais qu’il pourrait s’accrocher à un bâtiment et tenir bon jusqu’à ce que quelqu’un vienne à son secours. Il ne prononça pas un mot pendant qu’il montait, mais je suis prêt à parier qu’il aurait aimé que le chat lui saute dessus du toit de la maison et perce sa chemise. Je lui criais de rester calme, ce qui est la chose la plus facile à dire à un homme en difficulté, mais il sourit simplement d’un air résigné et disparut derrière la maison.

Je me précipitais vers la rue et je poursuivis le professeur, gardant l’œil sur lui comme un marin garde l’œil sur un homme qui tombe à la mer, bien qu’il n’y ait aucune chance d’envoyer un canot de sauvetage, ou même un ballon de

sauvetage, à sa poursuite. Il dériva à une altitude de peut-être cinquante pieds, et je vis bientôt qu'il se dirigeait vers l'église presbytérienne. L'église elle-même n'avait qu'une hauteur de trente pieds du sol au toit, mais elle avait un clocher d'une bonne centaine de pieds de haut, bien qu'il n'en ait pas l'air. En fait, il semblait plus bas que le clocher baptiste, qui ne faisait que quatre-vingt-cinq pieds de haut, et les presbytériens avaient l'habitude de gagner des tas de paris en incitant les étrangers à parier sur la hauteur comparative des deux clochers. Mais cela n'a rien à voir. Van Wagener dériva au milieu de l'enthousiasme général des habitants, qui se précipitaient tous pour le voir, et s'imaginaient qu'il avait inventé une nouvelle façon de naviguer dans les airs. Tout le monde disait que cette fois le Professeur avait fait la plus grande invention du siècle, et que New Berlinopolisville aurait la chance de lui ériger, après sa mort, un monument qui attirerait des milliers de visiteurs. Je ne fis aucun commentaire, car rien de ce que je pouvais dire n'aiderait à faire redescendre le professeur au sol en toute sécurité, et je n'avais pas le cœur de détruire la réputation qu'il s'était faite si soudainement et accidentellement.

Par une chance rare, Van Wagener heurta le sommet du clocher presbytérien et s'y accrocha. Il n'y avait pas grand-chose à quoi s'agripper, à part le paratonnerre, car, bien sûr, il n'y avait pas de croix à cet endroit. À la place, il y avait un gros ananas doré, trop gros pour qu'on puisse l'entourer avec les bras.

Je n'ai jamais compris pourquoi on avait mis ça à cet endroit. Un jour, j'ai interrogé le diacre principal à ce sujet, mais il n'a pas daigné me répondre et s'est contenté de suggérer que je ferais mieux d'étudier les Écritures. Or, j'ai l'habitude de les étudier depuis mon enfance, mais je ne me souviens pas d'avoir rencontré la moindre allusion à des ananas. Un jour, je vais me renseigner sur la question et

obtenir une réponse satisfaisante. Mon idée est que, lorsque le comité chargé de la construction de l'église décida de la décoration du sommet du clocher, le vieux diacre White, qui était importateur d'ananas, de bananes et autres, pensa qu'il pourrait faire de la publicité pour son entreprise en plaçant un gros ananas doré là où personne ne manquerait de le voir.

Lorsque j'arrivais à côté de l'église, il y avait environ deux-mille personnes, hommes, femmes et enfants, qui attendaient de voir le professeur tomber et qui spéculaient sur l'ampleur de ses blessures au moment où il toucherait le sol. Ils étaient tous de bonne humeur, comme le sont généralement les gens lorsqu'ils sont admis gratuitement à un spectacle attrayant. Le diacre White était la seule exception : il désapprouvait fortement la conduite de Van Wagener et disait que c'était rien de moins qu'un sacrilège. Bien sûr, je savais que le professeur ne risquait pas de tomber. Ce qu'il voulait, c'était éviter de tomber quand il lui faudrait lâcher sa prise. Je compris que la chose à faire était de lui procurer une corde le plus vite possible, en partant du principe qu'il aurait assez de bon sens pour savoir comment l'utiliser. La difficulté était de lui faire parvenir la corde, car le clocher était parfaitement lisse à l'extérieur, de sorte que personne ne pouvait y grimper, et il n'y avait pas d'échelle dans la ville qui puisse atteindre la moitié de la hauteur de l'ananas. Très vite, je trouvais une solution. J'envoyais un homme chercher deux-cents pieds de ligne solide, puis je trouvais un garçon qui faisait voler un cerf-volant, et j'achetais tout son stock pour cinquante cents. J'étais un assez bon cerfvoliste quand j'étais petit, et il ne me fallut pas longtemps pour manœuvrer cet engin de façon à ce que la corde tombe sur l'épaule de Van Wagener, et je le vis la saisir d'une main. Je nouais alors les deux-cents pieds de ligne à la corde du cerf-volant, et je secouais la corde pour signaler au professeur qu'il devait le laisser s'éloigner. Il le fit, et peu de temps après, il avait une extrémité de la ligne en sa

possession, et il lança le cerf-volant à la dérive, la corde et tout.

Tout homme qui n'était pas un scientifique aurait su que je m'attendais à ce que Van Wagener attachât la ligne à ses chevilles et me laisse le tirer doucement vers le bas. Mais le professeur n'y a jamais pensé. Il attacha la ligne au paratonnerre et commença à glisser le long de celui-ci. Naturellement, sa chemise gonflée rendait la chose impossible. Nous pouvions le voir s'accrocher à la ligne avec les deux mains, et son corps se balançant à angle droit, mais malgré tout ce qu'il pouvait faire, il ne parvenait pas à descendre d'un seul pied. Le public était plus excité que jamais, et les paris sur le sort final du professeur étaient très animés. Mais au bout d'un certain temps, il en vint à la conclusion qu'il avait fait une erreur, et je n'ai jamais été plus soulagé de ma vie que lorsque je l'ai vu remonter sur son perchoir sur l'ananas doré et commencer à détacher la ligne. Il resta là, anxieux, pendant les dix minutes suivantes, le temps de se reposer, puis je fus ravi de le voir attacher la ligne à ses deux chevilles. Je tirais de mon côté jusqu'à ce que la ligne soit tendue, puis Van Wagener relâcha sa prise et je commençais à le redescendre doucement. La foule applaudit lorsqu'elle vit ce qui se passait, bien qu'il y ait eu beaucoup de disputes à propos des paris, certains prétendant que j'avais interféré en fournissant à Van Wagener le moyen de s'en tirer. Bien sûr, il y avait quelque chose à dire à l'appui de cette vision des choses, car si je n'avais pas été là, les hommes qui avaient parié que Van Wagener tomberait et se tuerait auraient gagné. Cependant, le différend fut réglé par arbitrage, et le diacre White, l'arbitre, déclara que tous les paris étaient annulés, en raison de mon intervention, qui, ajouta-t-il, était entièrement justifiable dans les circonstances. Ce n'était pas un type très sociable, mais c'était un homme parfaitement honnête dans toutes ses affaires, et le public avait confiance en lui.

C'était un beau spectacle que la façon dont le professeur descendit lorsque je tirai sur la ligne. Il se tenait parfaitement droit, mais il tournait aussi lentement sur son axe, comme on pourrait dire. Ses bras étaient tendus à angle droit par rapport à son corps afin de se stabiliser un peu et l'effet général qu'il produisait était celui d'un ange sans ailes, en train de bénir le public. Un doux sourire se dessina sur son visage lorsqu'il s'approcha suffisamment pour que nous le remarquions, et ses yeux étaient fermés, probablement parce qu'il se sentait un peu étourdi. Cela lui donnait un air paisible qui suscita l'admiration universelle. Quand il atteignit le sol, je le saisis fermement et je fendis sa chemise gonflée avec mon canif. Puis, lorsque tout le gaz se fut échappé, je lui déliais les jambes et, lui donnant le bras, car il était légèrement affaibli par l'excitation de son aventure, je le ramenaient chez lui, suivi par une foule enthousiaste composée de tous les principaux citoyens de l'endroit, sans distinction de croyance ou de politique.

Pour ma part, je considère que l'invention de Van Wagoner fut un succès, mais, curieusement, il ne fit jamais d'autres expériences de ce type. Voyez-vous, il a eu une sacrée frayeur lorsqu'il a dérivé au-dessus de la ville et qu'il s'est accroché au clocher presbytérien, et le résultat lui a fait perdre son enthousiasme, comme on pourrait dire, pour son invention. Je n'ai jamais pu l'amener à en parler par la suite, et quand j'ai vu que cela le troublait vraiment que je le lui rappelle, j'ai laissé tomber le sujet. Maintenant que Van Wagoner est mort, il est loisible à quiconque de reprendre son invention et d'en faire un succès pratique. Je ne serais pas du tout surpris si Edison s'en emparait un jour, car il est passé maître dans l'art d'exploiter les idées des autres. Bien sûr, je n'ai pas l'intention de m'en mêler. Le monde est assez bon pour moi tel qu'il est, et s'il n'en tenait qu'à moi, rien de nouveau ne serait inventé pendant les cent prochaines années.